

Laval théologique et philosophique



Guy LAFRANCE, *La philosophie sociale de Bergson. Sources et interprétation*. Coll. « Philosophia », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974 (15.5 X 23.5 cm), 148 pages

Roger Ebacher

Volume 31, numéro 1, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020468ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020468ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1975). Compte rendu de [Guy LAFRANCE, *La philosophie sociale de Bergson. Sources et interprétation*. Coll. « Philosophia », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974 (15.5 X 23.5 cm), 148 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 31(1), 103–104. <https://doi.org/10.7202/1020468ar>

serait le possesseur » (p. 36). La réserve eschatologique de Metz se voudrait l'expression « du fait que toute œuvre de libération a, elle aussi, besoin de libération » (p. 42). Elle prend son dynamisme critique dans la mémoire « subversive » de Jésus-Christ vécue en Église.

Mais comment la théologie politique de Metz perçoit-elle l'Église (ch. IV)? Son rôle serait de médiatiser la proclamation eschatologique du salut et de susciter de façon critique l'espérance dans « des situations précises d'injustice, de domination, de violence, etc. » (p. 59).

L'éthique serait aussi instance de la portée politique de la foi eschatologique (ch. V) pour autant qu'elle permettrait de neutraliser le caractère totalitaire d'une « théologie pure » (p. 95). Comme *praxis*, la théologie politique de Metz se donnerait pour tâche de scruter « les possibilités d'une insertion sociale chrétienne à coefficient de libération » (p. 140) dans une optique de solidarité avec les plus opprimés.

La présentation que fait Xhaufflaire de Metz s'accompagne de parallèles et de confrontations avec une foule d'auteurs, surtout allemands, préoccupés des mêmes questions. De là, l'intérêt non négligeable de l'ouvrage pour celui qui veut être introduit à la nouvelle théologie politique.

R.-Michel ROBERGE

Guy LAFRANCE, **La philosophie sociale de Bergson. Sources et interprétation.** Coll. « Philosophia », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974 (15,5 x 23,5 cm), 148 pages.

L'auteur, dans l'avant-propos, situe clairement son projet et en donne les lignes majeures. Ce livre « vise en premier lieu à dégager les éléments de la philosophie sociale de Bergson, mais surtout à les situer par rapport au climat intellectuel de l'époque » (p. 7). Il ne s'agit donc pas seulement d'une synthèse de ce que pense Bergson en philosophie sociale. Comme l'indique le sous-titre du volume, l'auteur veut retracer les sources qui ont alimenté la réflexion du philosophe et en venir à une interprétation de la pensée sociale vue à la lumière de ces sources.

Bergson connaissait bien les travaux de l'école sociologique. C'est dans cette école que Lafrance cherche le cadre de référence de Bergson et aussi les idées avec lesquelles il a dû se confronter. « Nous estimons par là, ajoute l'auteur, pouvoir mieux connaître les sources qui ont alimenté la réflexion bergsonienne et rendre ainsi possible une

meilleure interprétation de la pensée sociale de Bergson. Tout en apportant une contribution aux études bergsoniennes, nous voulons à travers l'exemple de Bergson mettre en lumière le problème des rapports entre l'entreprise philosophique et l'entreprise sociologique sur les questions sociales. » (p. 12)

Voilà le projet bien campé; l'auteur le développe en deux parties. Une première traite des fondements de la vie sociale et veut surtout « attirer l'attention sur l'importance du rôle que jouent, dans l'interprétation bergsonienne des faits de la vie sociale, ces instruments de la vie sociale que sont l'intelligence fabricatrice et le langage » (p. 12). La seconde partie est beaucoup plus élaborée. Elle « comporte, outre un exposé de la philosophie sociale de Bergson, une recherche de ses sources et un essai d'interprétation » (p. 12).

Comment l'auteur réalise-t-il son projet? Signalons immédiatement que le langage est clair et simple. La pensée progresse avec logique et simplicité. On est devant une œuvre courte, bien développée malgré une sérieuse disproportion entre les deux parties. Les titres et les sous-titres sont bien choisis et disent vraiment ce qu'on trouve dans l'ouvrage. Autant de qualités qui sont à souligner car elles rendent la lecture plus agréable et enrichissante.

L'auteur maîtrise bien la pensée bergsonienne. On pourrait discuter certains points d'interprétation. Ainsi, il nous semble parfois durcir quelque peu le dualisme bergsonien. Par ailleurs, nous nous demandons s'il est adéquat de faire de la psychologie le pilier de la pensée bergsonienne. Mais d'une façon générale, la pensée sociale de Bergson est nettement présentée. L'auteur voit bien les points cruciaux, tels la notion bergsonienne de l'intelligence ou encore la jonction entre mystique et société. L'étude sur l'intelligence et le langage dans leur jonction avec la société nous semble tout particulièrement pertinente et apte à clarifier bien des discussions inutiles sur l'anti-intellectualisme de Bergson.

Si Lafrance réussit une claire synthèse de la pensée bergsonienne en ce qui regarde la vie sociale, il ne se prive pas de critiquer cette pensée. Et les critiques sont souvent incisives et brèves. « C'est là manifestation de l'angélisme » (p. 61), affirme-t-il face à la vision futuriste de Bergson. « La critique bergsonienne de Kant est ici bien expéditive. Elle est même injuste » (p. 48), soutient l'auteur, en référant d'ailleurs fort habilement à madame Madaule qui a longuement étudié cette question. On pourrait multiplier les exemples

COMPTES RENDUS

(voir ainsi pp. 96, 97, 98) qui montrent que Lafrance fait une approche critique de Bergson. On souhaiterait que quelques critiques soient plus longuement étayées.

L'étude des sources de Bergson est intéressante, d'autant plus que c'est là une tâche ardue. Bergson a été d'une discrétion exagérée au sujet des sources de sa pensée. Il suffit d'ouvrir ses ouvrages pour constater comment les références y sont rares. Certes, les éditions publiées récemment, surtout celle de Robinet, apportent un précieux secours dans la recherche. Mais Lafrance nous semble avoir pris une intéressante piste quand il a décidé de procéder par comparaisons et recoupements d'idées avec celles qui avaient cours à l'époque où Bergson élaborait sa pensée ou exposait ses vues. Il réussit ainsi à reconstituer un cadre de référence à partir des principaux travaux de philosophes, psychologues, ethnologues et sociologues qui ont certes influencé Bergson. Et l'auteur cherche à faire ressortir clairement à la fois les emprunts de Bergson et aussi son originalité.

Une énumération des têtes de chapitres et des principales subdivisions suffira pour faire ressortir les richesses de cette courte étude. « L'action et le geste » sont l'occasion d'une étude sur l'action libre du moi et du geste mécanique et social. Le chapitre sur « les structures de la société » permet à l'auteur de scruter l'obligation et la société, l'individu et la société, la nature et la société (nature humaine et société naturelle, instinct de guerre, dimorphisme social, nature naturée et nature naturante). Parmi les fonctions sociales, l'auteur classe la fonction fabulatrice (hasard et volonté de succès, magie, animisme, totémisme, mythologie et fabulation), la fonction sociale de la religion et le bon sens ou sens social. C'est certes le chapitre le plus fouillé et un des plus intéressants. Enfin, en envisageant un « évolutionnisme ouvert », l'auteur traite de la société close et de la société ouverte, de la vie simple et de la technique. Dans la conclusion, Lafrance fait heureusement ressortir la spécificité bergsonienne : l'approche philosophique. « Sa philosophie, du début jusqu'à la fin, a été une recherche de l'homme dans sa liberté et sa créativité » (p. 136). C'est là le rôle intégrateur de la philosophie qui montre partout « le génie libre et créateur de l'homme qui défie tout déterminisme et toute prévisibilité, et qui peut, s'il le veut bien, vaincre tous les obstacles » (p. 137).

On a donc là un petit volume qui, tant par son style incisif et clair que par son contenu et surtout

par ses recherches sur les sources du bergsonisme, mérite non seulement d'exister, mais d'être lu par plusieurs.

Roger EBACHER

Yves CONGAR, O.P., *Une passion : l'unité. Réflexions et souvenirs 1920-1973*, Paris, Cerf, 1974 (11 × 17,5 cm), 117 pages.

Le texte de ce petit volume — mis à part le dernier chapitre, intitulé « Dix ans après » — constituait déjà la préface de l'ouvrage *Chrétiens en dialogue*, publié également aux éditions du Cerf, dans la collection *Unam Sanctam*.

L'A. exprime ainsi le propos de son exposé : « Je voudrais dire simplement comment je suis venu à l'œcuménisme, comment j'ai tâché de répondre à une vocation évidente, comment j'ai été amené à entrer dans une voie de discrétion et presque de réserve, sinon même de silence » (p. 8). Au-delà des expériences personnelles, que ces lignes entendent mettre surtout en valeur, c'est l'essor du mouvement œcuménique que l'A. décrira. Il verra sa personne au service de « la grande cause qui suscite partout dans le monde tant d'espérance et de prière » (p. 8).

On est étonné du caractère précoce de la vocation à l'œcuménisme que le P. Congar perçut un jour, sans jamais en douter par la suite. Non moins étonnante sera pour plus d'un lecteur la souffrance que valut à l'A. son activité œcuménique. Des aveux laissent entrevoir ici et là la profondeur des plaies sans doute encore vives au cœur de l'A. Il notera, par exemple, en se rappelant les années cinquante : « J'étais suspect, irrémédiablement suspect, surveillé ; mes actes vrais ou supposés étaient d'avance interprétés dans un sens répréhensible » (p. 70). Autant que la souffrance courageusement acceptée, c'est la constance de l'apôtre œcuméniste qui apparaît, sa grande « patience » de paysan attendant l'heure de la moisson qui, effectivement, sera d'une incroyable richesse aux yeux mêmes de l'A., lors de Vatican II : « Les grandes causes que j'avais essayé de servir ont abouti au Concile : renouveau de l'ecclésiologie, Tradition, réformisme, œcuménisme, laïcat, mission, ministères... C'est merveilleux qu'en si peu de temps l'Église catholique ait opéré une telle conversion à l'œcuménisme » (pp. 90-91). Aussi le chapitre inédit qui termine le présent recueil de « souvenirs et réflexions » est-il plus serein que les précédents. Il est également plus riche en réflexions théologiques. L'A. y analyse les orientations que prend ou menace de